

XYZ. La revue de la nouvelle

Flamenco

Dominique Vigeant



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4125ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, D. (2000). Flamenco. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 68–72.

Flamenco

Dominique Vigeant

À tous ceux qui ont su souffler sur mon brasier

Depuis un quart de siècle, j'ai banni ces lieux de mon existence. Je les ai toujours contournés. Mais voilà qu'une pulsion m'y ramène comme si tout s'effaçait, la paix refaisant surface. Ce souvenir a trop noyé d'embruns mes pensées d'homme solitaire lorsqu'elles se dirigeaient vers cette rue bordée de cafés où fourmillait une faune tantôt sympathique, tantôt pathétique. Aujourd'hui ça va. Je m'y sens à l'aise. Bizarrement, je m'y trouve intact.

J'ai enfin le cœur à raconter ou j'ai besoin de le faire. Hier, c'était encore trop tôt; maintenant, je n'ai plus peur des fantômes. De son fantôme à elle, devrais-je dire. Et je suis là, assis à la même table qu'autrefois avec pour seules différences au tableau qu'elle et moi. Elle, invisible. Moi, emmuré.

Je déboule donc les vingt-cinq années qui m'ont porté jusqu'ici et je me laisse pénétrer par l'étrange mouvement de cette femme qui invite à la sensualité, au mystère imprégné d'une odeur de tabac. Pas besoin de grand écart, juste d'un désir montant.

C'est un bel après-midi d'été, qui me semble être un dimanche sans fin. Je sirote une petite Molson pour tenter de me replacer les idées. Elles ont été embrouillées par la cuite de la veille, les petites heures du matin qui m'ont bordé et le banc de fumée qui flottait dans ce bar au plafond pesant. J'y ai déniché un contrat comme chansonnier pour quelques fins de semaine. Je gratte ma guitare en espérant ne pas trop écorcher les oreilles des clients enfiévrés. De toute façon, la musique n'a pas beaucoup d'importance, c'est la parole qui accapare tout. Ce métier-là, je le fais parce qu'il me permet de vivre comme je l'entends, la nuit, c'est-à-dire en accumulant les aventures et les lendemains de veille dans une chambre avec salle de bain au *tourist room*, Le Palace. Le jour, je dors et me laisse vivre.

Le soleil chatouille mon mal de tête. Je devrais peut-être retourner me coucher encore une petite heure ? Cette lourdeur de fin de juillet dans une métropole où la pollution mange l'air un peu plus chaque jour me pèse. Je m'affaïsse peu à peu. Mais... Voyons ? Tout à coup, l'air s'allège. Une brise lèche le ciment. Elle prend son envol le long des murs et se rabat sur elle-même encore et encore. Dans un grand élan, elle envahit tout l'espace et nous enlace. Il se passe quelque chose d'insolite. Je me tiens immobile ; seuls mes yeux bougent. Je sens un certain émoi autour. Le serveur essaie de garder un air naturel pendant que les verres et les bouteilles jouent du coude devant une tour de cendriers sales qui menacent de basculer sous le tremblement de sa main. Les racoleuses, qui tiennent le coin supérieur de la rue, arborent des yeux de feu. Comme une bande de corneilles, elles se préparent à l'assaut. En face, le musicien de rue ne parvient plus à rattraper ses notes qui s'affolent. Le pilier du bas de la côte enfouit sa grosse figure bleuie de misère au fond d'une tuque rayée rouge et vert qu'il tire jusque sous son menton. Les clients de la terrasse sont figés, enduits de cire.

Un parfum inhabituel ondoie sous mes narines. S'installe. Des effluves capiteux, étrangement accompagnés d'une senteur de tabac, se faufilent dans la trame de mes vêtements. Une cadence de métronome se fait alors entendre, tic, tac, tic, tac... Des talons aiguilles matent le pavé et nous préviennent d'une imminente apparition.

Des dizaines de paires de yeux sont braquées sur la silhouette qui se dessine. Ondulante, elle monte vers nous, de plus en plus perceptible. Elle s'empare de l'espace. Rendue à la hauteur du clochard, elle s'arrête, fait un quart de tour et s'assoit sur le sol. La tuque rayée rouge et vert remonte peu à peu sur le visage sillonné de l'homme. Ils se fixent de longues minutes dans un échange sans sons qu'eux seuls semblent comprendre. Elle sort quelques pièces de sa poche, les dépose avec une lenteur concentrée et se relève, souple. Elle reprend son ascension et laisse tomber, sans regarder, encore quelques pièces dans l'étui à guitare du musicien qui, les doigts entremêlés dans ses cordes, prisonnier de

son instrument, la suit des yeux la bouche ouverte. Dans sa montée, elle s'approche de moi. Son corps bouge comme une invitation qu'on n'oserait accepter. Elle avance d'un pas volontaire. Un vieux blouson de cuir, témoin d'un monde obscur et violent, lui tient lieu de protection. Sur ses jambes interminables flotte une jupe comme une corolle cintrant son maillot. L'unique couleur noire qui vêt cette femme contraste avec sa peau d'un blanc crémeux. Ses cheveux noirs et aériens effleurent la courbe de ses reins. Ses yeux noirs, immenses, fixent l'horizon et s'y perdent à moins que quelque chose ou quelqu'un les aimantent un bref instant, alors, ils se mettent à vivre intensément. Et voilà qu'elle s'efface sans tirer sa révérence. Je pousse ma bière du revers de la main et je demande au serveur, qui ramasse nerveusement les dégâts sur son plateau, de m'apporter un grand verre d'eau glacée.

La sensation de la froidure du verre contre ma paume fiévreuse me tire de mon souvenir. « Excusez-moi, je vais vous sembler bizarre, mais ça fait longtemps que vous travaillez ici ? » Le serveur, prenant mon cendrier pour le vider sur son plateau sans me regarder, répond : « Presque vingt-cinq ans. Pourquoi ? » Il lève les yeux vers moi et plisse le front, puis se détend et sourit : « Eh bien ! le chansonnier ! ça fait un bail ! » Son visage s'assombrit, ses yeux reprennent leur position inclinée et il murmure : « Tout a bien changé depuis... qu'elle est partie. » Un client claque des doigts et le serveur me quitte promptement. Cet échange me laisse un peu frissonnant et je sombre à nouveau dans le passé.

Cela fait une semaine que nous avons eu cette troublante apparition. Mon sommeil est agité, mon appétit diminue. Je fume et je bois de plus en plus. Je me demande si je ne deviens pas un peu fou. Je décide de nommer ce moment « intermède », pour lui ôter de l'importance. Pourtant, chaque jour à la terrasse du café, j'espère la revoir, ne serait-ce que pour me prouver que je n'ai pas rêvé. Aussi, un minuscule désir, comme une petite secousse qui s'empare tout doucement de mon bas-ventre, m'accapare. Donc, bien installé avec ma cigarette, ma bière et ma petite secousse, j'attends. Subitement, le ciel se couvre de gros nuages noirs, rapi-

des, qui dansent agressivement avec le vent qui s'est mis à fouetter les auvents des terrasses. Et le tonnerre claque, suivi d'un éclair qui foudroie la ville envahie de noirceur. Les tenues légères des corneilles du coin se mettent à trembler et elles courent se réfugier dans leur abri. Le clochard s'enferme sous son manteau grisâtre. Le musicien se glisse sous un porche et se recroqueville. Le serveur se dépêche de rentrer les tables et les chaises qui tombent un peu partout. Moi, je reste pétrifié... encore. Tremblant d'anticipation, je la ressens. Et, dans l'éclair qui brise la noirceur, elle se profile tout en bas. Elle disparaît et réapparaît suivant chaque coup de tonnerre. Une ombre chinoise : noire sur un fond lumineux, chaque fois plus proche de moi. Mon cœur se débat dans ma poitrine. Alors, dans un éclat de lumière, elle est là, trempée jusqu'aux os. Sa robe noire plaquée sur son corps me dévoile dans l'ouverture de son blouson deux petits seins gonflés qui pointent fièrement. Le galbe de ses jambes n'en finit pas sous le tissu qui me cache sa peau. Ses cheveux qui dégouttent lui voilent la figure, mais font ressortir ses lèvres gorgées d'un rouge éblouissant. Elle s'allume une Gitane à l'aide d'un briquet-torche et en prend une longue bouffée les yeux fermés. En expirant, elle me la tend comme pour la préserver de la pluie, pour ne pas la voir mourir avant la fin. Du même élan, elle me quitte et je la regarde partir sans bouger. Je me retrouve subjugué avec entre les doigts une cigarette que je ne peux m'empêcher d'embrasser. Le goût de la Gitane mêlé à la sensation crémeuse du rouge m'étourdit. Le soleil perce doucement.

Ce n'était que le début de nos échanges. Par la suite, nous les avons développés, attablés à notre café avec regards, souffles et bières à volonté. Un après-midi de l'automne qui a suivi, nous nous sommes rendus à ma chambre. Jamais les mots ne sont intervenus entre nous. C'était inutile, le vacarme se faisait en moi. Avec elle, j'ai fait l'amour pour la première fois. Quelques jours plus tard, elle disparaissait.

Il y a des êtres comme ça qui nous marquent parce qu'ils renferment en silence l'humanité. C'était le cas de Lili. Cette jeune femme que le poids d'hommes trop lourds, dès la tendre enfance,

n'avait pas réussi à écraser. Au contraire, ils en avaient fait une troublante forteresse percée de vitraux derrière lesquels une flamme dansait le flamenco.

Numéros à venir

Vous avez encore le temps de nous faire parvenir des nouvelles pour les thèmes à venir. La date de tombée pour « Apparences » est fixée au 31 mars 2000 et celle de « Menaces » est fixée au 30 juin 2001.